

Patvinsuo. Une fiction et sa glose

Louis Hamelin

Number 143, November 2014

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamelin, L. (2014). Patvinsuo. Une fiction et sa glose. *Moebius*, (143), 70–82.



Photo: Lucie Bélanger

LOUIS HAMELIN

Patvinsuo *une fiction et sa glose*

La petite Accent de location file le long d'une route paisible, au pavage impeccable s'étirant entre des forêts de hauts pins droits aux troncs d'un rouge cuivré. Le ciel est gris, parsemé de nuages incolores. La frontière russe se trouve à une centaine de kilomètres au sud-est, et un peu plus loin s'étend le grand lac de Ladoga, dont la route de glace, pendant la Seconde Guerre mondiale, a permis à l'ancienne Leningrad d'échapper à l'encercllement complet par les troupes allemandes.

Éva et Dan ont quitté Helsinki vers le milieu de l'avant-midi, ils roulent maintenant sur la Nationale 6 et se dirigent vers Lappeenranta, porte d'entrée de la « région des lacs ». Jusqu'ici, deux choses surtout les ont impressionnés : l'absence à peu près totale, sur les routes locales, de ces poids lourds et trains routiers qui encombrent, défoncent et congestionnent comme une fatalité les chaussées nord-américaines ; le scrupuleux respect des limites de vitesse par les conducteurs locaux. Impossible, dirait-on, d'en prendre un seul en défaut. Personne non plus pour surgir sans prévenir dans votre rétroviseur et vous chauffer le derrière sur l'air de « Tasse-toé, mononcle... ». Le contraste avec les routes québécoises, où les chauffeurs de 16 à 66 ans donnent tous l'impression de carburer au même mélange de testostérone et de Red Bull, ne pourrait être plus grand.

En Finlande, ont constaté Dan et Éva, on ne voit pas non plus d'auto-patrouilles embusquées sur les terre-pleins et les chemins de traverse à tous les 50 kilomètres,

comme des chiens de garde prêts à bondir sur une population d'automobilistes collectivement infantilisée. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'ils commencent à remarquer la présence de photo-radars braqués de loin en loin sur les voies.

— Je commençais presque à croire que c'était à cause de ta chère *discipline nordique*, lance Éva. Le sens civique, la social-démocratie dans le sang, tout ça.

— Oublie pas qu'un des principaux produits d'exportation finlandais, c'est les champions de rallye et de Formule Un.

— Oui. Ça nous apprendra à idéaliser les peuples...

Le Danemark, capitale mondiale du bonheur. La Norvège et son exploitation intelligente et sécuritaire du pétrole de la mer du Nord. La Suède, ses mœurs avancées, son sempiternel modèle social-démocrate. La Scandinavie possède le don de faire rêver notre petit coin d'Amérique du Nord. Prenez la Finlande. Ce pays et le Québec ont assez de choses en commun pour rendre la comparaison intéressante: des populations comparables, de faible densité; d'importantes minorités issues d'anciennes puissances impériales (anglaise et suédoise); le bilinguisme officiel (français-anglais, finnois-suédois); une identité nationale en partie construite sur l'opposition à la domination historique d'un puissant et gigantesque voisin (États-Unis d'Amérique, Russie-URSS); des débouchés sur une mer intérieure (golfe Saint-Laurent, Baltique); d'immenses espaces nordiques situés au-delà de la limite des arbres (Nunavik, Laponie); un territoire couvert pour l'essentiel de forêts; une topographie marquée par le passage des glaciers et la présence de milliers de lacs. Nous sommes les produits de situations semblables mais d'histoires différentes. Nos territoires se ressemblent comme un milliard de milliards de gouttes d'eau.

Les genoux remontés contre le coffre à gant, Dan regarde défiler le paysage pendant que sa compagne propulse la Hyundai vers les territoires marquetés de lacs de tous formats situés au nord-est de la capitale. Ils ont bien aimé Helsinki, ses rues partagées en quatre voies d'égale largeur entre piétons, cyclistes, tramways et voitures. Ici,

a dit Éva, les autos, plutôt que d'être considérées comme des égales métalliques des personnes, nanties d'un permis implicite de tuer, comme dans la cité nord-américaine normale, sont vues comme un maillon parmi les autres de la chaîne du transport collectif.

Un soir que, à l'heure de l'apéro, ils étaient attablés dans la capitale en compagnie d'un petit groupe sur une terrasse près du port, un jeune cinéaste, venu présenter son film au même festival que Dan, après avoir écouté d'un air sceptique l'apologie de l'aménagement urbain helsinkois prononcée par Éva, leur a dit :

— Ce que vous m'avez tout l'air d'admirer chez eux, cette belle discipline que vous paraissez tant leur envier, je voudrais pas vous faire de la peine, mais on la retrouve à d'autres moments de l'histoire, sous un nom différent.

— Quel nom ? demande quelqu'un.

— Fascisme, murmure Hervé, et il cesse aussitôt de sourire.

Un silence étend son aile sur la table.

Dès qu'une société donne l'impression de vouloir fonctionner, il faudrait que ce soit grâce à l'extrême-droite ? Un peu facile. En fait, les Finlandais ont été gouvernés plutôt à gauche depuis cinquante ans, mais il s'en trouvera toujours pour leur reprocher d'avoir participé à l'Opération Barbarossa en 1941. De s'être alliés aux nazis. Disons qu'un gars de 300 livres veut te faire mal. Toi, t'es tout petit, alors il te sacre une volée, mais tu rends coup pour coup et tu t'en tires plutôt bien. OK, t'as peut-être sauvé l'honneur, mais ça n'empêche pas que le gros est parti avec ta veste de cuir. Un peu plus tard, un autre gars vient te parler. Il pèse seulement 230 livres, mais il pratique les arts martiaux et une petite bande de trois ou quatre voyous le suit partout. Ce gars-là t'informe que lui et ses copains, ils s'en vont sacrer une raclée au gros, et que si tu te joins à eux, il y a des chances pour que tu puisses récupérer ton bien. C'est ce qui est arrivé aux Finlandais en 1941. Profitant du vent de dos que représentait pour eux l'offensive allemande et la grande croisade anti-bolchevique du Reich et de ses vassaux, ils ont reconduit l'Armée Rouge à travers la Carélie, puis campé sur leur frontière historique, au lieu de poursuivre jusqu'à Leningrad et de réclamer leur part dans

le dépeçage appréhendé de l'empire soviétique. Comme si, attaqué par Staline, on avait le choix de ses alliés...

Près de Lappeenranta, le premier soir, ils dorment dans une minuscule cabane en bois louée pour la nuit. Sur le terrain de camping où se dresse la cabane, d'autres habitations semblables les entourent, donnant l'impression d'avoir surgi dans le désordre du sol de la forêt, comme un village de lutins. Les voitures garées sous les pins, devant les cabanes, paraissent aussi grandes que ces dernières.

À l'intérieur, il y a tout juste assez de place pour deux couchettes à étage que séparent une table en bois brut et deux bancs. On y est tellement à l'étroit que la position la plus confortable, comme ils ne vont pas tarder à le découvrir, c'est dans les bras de l'autre.

Dan se fout immédiatement à poil et commence à se dandiner comme si l'idée était d'effectuer une petite danse de guerre sur ses vêtements tombés l'un après l'autre à ses pieds. Éva ne peut plus faire un pas de travers dans la cabane sans rencontrer sa grande queue branlante. Dan lui déboutonne son jean, lui remonte le t-shirt au-dessus des seins. Elle fait le reste. Repoussant les restants de sandwiches à l'avocat qui encombrant la table, ils font l'amour dessus.

Un jour, Éva a lu, dans le journal, l'histoire d'un couple de touristes finlandais surpris en train de faire l'amour sur l'autel d'une vieille église en Espagne. Ils ont été accusés d'avoir profané un lieu de culte. La première réaction d'Éva a été de s'étonner qu'il existe encore quelque part dans le monde des lieux à profaner. Ensuite, elle s'est sentie excitée.

Plus tard, Dan et elle vont manger de la pizza au bord du lac Saimaa. Puis, ils font un tour sur la promenade en bois qui longe la marina de Lappeenranta. Vers le nord s'ouvrent d'immenses dédales d'eau douce, et dorment des îles.

Impossible, quand on se tient dans cette micro-cabane plantée sous les grands pins rouges de Finlande, de poser les yeux ailleurs que sur du bois, aux riches teintes fauves et dorées, lattes et poutres à peine vernies, pleines de nœuds et de sombres veines. Partout où se porte le regard, il rencontre

les formes qui naissent et meurent dans les nœuds du bois. Et cette omniprésence du bois, cet amour du bois comme décor et matériau, âme d'une tradition vivante, à moins que ce ne soit la version ligneuse d'un fantasme intra-utérin, semblent inhérents à la culture finlandaise.

Sur la route du parc national de Kolovesi, deux jours plus tard, Dan s'extasie devant l'apparente absence d'indications routières balisant l'itinéraire à suivre. Après qu'ils ont quitté la nationale pour les routes secondaires, les deux visiteurs se retrouvent laissés à eux-mêmes, à croire que les natifs se fient sur l'existence d'un sixième sens pour guider les touristes étrangers vers leur destination.

Autre possibilité: ils s'en foutent complètement, des touristes.

Éva, qui conduit, ne détesterait pas voir apparaître de temps à autre, au bord de la route, un panneau de signalisation avec un arbre, une chaloupe ou un orignal silhouettés dessus, n'importe quel symbole de nature à évoquer, fût-ce de la manière la plus allusive, la présence d'un parc national à proximité.

Là, là, je pense qu'on est vraiment perdus...

Elle engage l'auto dans un petit chemin de terre, fait marche arrière et repart en sens inverse. Ils roulent au milieu des pins et des bouleaux. Parfois, la forêt se détrame, s'éclaircit, une fermette sur laquelle pèse un air d'abandon vient briser l'uniformité du décor. Les tourtereaux ne le savent pas encore, mais sous cette latitude, la morte saison est déjà vieille de deux semaines. Si le mois d'août tire à sa fin, la lumière déclinante est celle de novembre chez eux. Et toujours zéro humain en vue.

— La surindication, c'est pas leur truc, remarque Dan d'un air satisfait. Au Québec, on met des panneaux pour dire au gens de lire les panneaux.

Yessssss. Bien envoyé.

Éva et Dan avancent le long d'un sentier minimaliste tracé dans la mousse et la bruyère sous les pins. Ils ont fini par trouver. Le parking était vide, on pourrait même dire vierge. Ils ont l'impression que la dernière voiture qu'ils

ont croisée appartient à un distant passé. Et pas le moindre petit kiosque d'information à des kilomètres à la ronde. Pas le moindre employé, gardien, préposé, pas le moindre petit trekker néo-zélandais ou touriste français surgi de nulle part sur son vélo de montagne ou sa trottinette tout-terrain. L'impression bizarre d'avoir affaire à des gens qui ignorent jusqu'au concept d'*infrastructures*. Ou de s'être aventurés par erreur dans une région évacuée la veille pour cause d'attaque nucléaire imminente.

À part le lointain toc-toc d'un pic-bois, le seul bruit qu'on entend est le frémissement des aiguilles de pin sous la caresse tiède et paresseuse du vent.

À part ce pic signalé par le heurt monotone de son bec en poinçon, les cieux de ces forêts semblent à peu près vides d'oiseaux. À peine si, à Kolovesi, quelques passereaux nasillants au volettement de sittelles arrivent à troubler la parfaite quiétude des lieux.

Le même constat de rareté s'étend à la faune terrestre. Depuis qu'ils ont quitté Helsinki, tout ce que les deux Québécois ont vu, c'est un écureuil sur la branche d'un pin et une espèce de musaraigne du genre pygmée en train de zigzaguer entre deux autos sur l'autoroute. Où sont les siffleurs évachés sur les terre-pleins, les bestioles écrasées sur le pavage? Les passages d'originaux signalés par des panneaux routiers sont nombreux, mais pour entrevoir le bout d'un panache, c'est une autre histoire. Il faut dire que les forêts de ce pays, fruit de la sylviculture et d'une interaction millénaire avec l'histoire humaine, sont le plus souvent pauvres en sous-bois, et donc en abris et en nourriture pour la faune.

Ou bien c'est la faute au nuage de Tchernobyl et aux isotopes radioactifs du genre Césium 17 qui, fixés par les champignons, ont tendance à s'accumuler dans le sol spongieux des forêts de conifères et à y contaminer les baies sauvages, la chair des bêtes, les bois des rennes...

Au bout d'environ deux kilomètres, Éva et Dan parviennent devant un site de camping inoccupé: emplacement de tente en bois, rond de feu muni de grilles bien astiquées pour la cuisson des aliments et d'un couvercle anti-pluie, bancs en bois brut disposés en cercle, bécosses rustiques

d'une propreté impeccable. La réserve de bois réserve une surprise : une belle sciote, manche rouge, la lame comme neuve. Dan la contemple avec émerveillement.

— As-tu vu ça ?

— Oui, c'est une scie. T'en avais jamais vu avant ?

Dan se saisit de l'outil et le brandit à bout de bras.

— Je pourrais partir avec, si je voulais. Chez nous, y aurait une chaîne antivol avec des mailles d'un pouce de diamètre après ! Mais bon, tu verras jamais une sciote sur un emplacement de camping ou dans un refuge d'un de nos parcs nationaux. Des fois que quelqu'un irait couper un arbre, y as-tu pensé ?

— Je sens que je vais encore entendre parler de la discipline et du sens civique des Finlandais.

— Chut. Viens voir...

Elle le rejoint au bord d'un rocher qui plonge vers une vaste nappe d'un bleu miroitant. Probablement une baie du grand lac Saimaa, envahi de presqu'îles et cerné de caps ouvragés par les glaciers. Le parc a été créé en 1990 pour protéger sa rare population de phoques annelés.

À leurs pieds, loin, ils voient un canot rouge glisser sur l'eau dans un silence absolu. Le temps est clair, l'atmosphère limpide. On distingue, dans le canot, une forme humaine accroupie, une canne à pêche inclinée, un moteur électrique greffé à la pince arrière de l'esquif. La dimension d'insecte de l'homme semble être la seule possible ici : sa juste proportion dans ce décor glaciaire. Le lac, le roc, la forêt, l'air, tous enfermés dans le même grand morceau de cristal où se rencontrent le nord magnétique, le silence et la lumière. On dirait une vignette idyllique comme celles qui ornaient jadis la couverture des cahiers d'écoliers.

Le jeu des comparaisons est peut-être injuste, mais avouez qu'on ne s'ennuie pas trop, dans les lignes qui précèdent, de notre fameux « tempérament latin ». Les ginos en motomarine, les notables de province embierrés en bedaine au volant de leur gros boat équipé d'un 90 forces. Le ski nautique. Pontonville... Ceux qui coupent tous les arbres parce que, c'est bien connu, les branches, ça attire la bébête. Qui se font construire des cabanes qui ressemblent aux maisons des vendeurs d'asphalte italiens de Laval-Nord, manque juste les lions

en faux-marbre, mais ils appellent ça un chalet. Et de se bâtir, de métastaser au-dessus des rives déboisées, dés herbées, gazonnées, azotées, creusées, remblayées, saupoudrées de gravier, pavées, dallées, bétonnées bien profond. Les dimanches après-midi, ce n'est plus évident de partir en canot ou en planche à voile. À la nage on n'en parle même pas. D'ailleurs plus personne n'ose se saucer au milieu des explosions d'algues bleues. Les bateaux à moteur des notables sont toujours plus gros et bruyants et rapides et ceux de la classe ouvrière pareil et toi, resté au bord, t'es maintenant obligé de crier pour essayer d'enterrer les hors-bord lancés pleins gaz et les décibels crachés par la radio du voisin d'en face. Bière, barbecue, bedaine. Les bûcheux de l'american way of life, mon vieux. Ça se croit sorti du bois. Et quid de la variété locale? De l'équivalent finnois de ces sans-génie enragés du moteur à deux temps? Elle existe peut-être, mais Éva et Dan ont roulé pendant toute une semaine à travers la fameuse « région des lacs » sans en apercevoir le bout du nez d'un.

Ils reviennent à l'auto par la boucle du sentier, sous la cathédrale des hauts pins très droits à l'écorce écailleuse et rougeâtre. Leur solitude et le silence environnant, ce silence du cœur même des choses, sont toujours aussi impressionnants. Et les aménagements toujours aussi minimes: la piste un simple sillon creusé dans le sol par les pas, les trottoirs de bois qui enjambent les zones humides sont rustiques et vieillis par les intempéries, mais en bon état. Les panneaux explicatifs (une dizaine au total) sont de faible dimension et discrets, ils donnent l'impression de vouloir se fondre dans le décor. Ce qui semble être l'idée, le principe général appliqué à tout objet d'origine humaine, dans cette forêt.

Oui...

Éva a l'impression que Dan est en amour, mais pas avec elle. Avec la Finlande et les Finlandais! Il est distrait, n'a d'yeux que pour la forêt, les lacs, la végétation des rives, la construction des chalets, la couleur du ciel. C'est une chose de se défendre contre une rivale, mais contre tout un pays?

Ils ont trouvé le chalet en s'adressant à l'Office du tourisme de Joensuu, capitale de la Carélie du Nord. C'est une construction en rondins équarris sur une seule face et grossièrement embouvetés. À part la cheminée centrale en briques rouges et quelques carpettes disposées sur le plancher en bois franc, partout où le regard va se poser, il rencontre du bois et encore du bois, planches vernissées, lambris de pin, meubles gossés à la main, lattes du plancher, énormes poutres plafonnières, partout du bois, dont la couleur naturelle semble boire et digérer la lumière plutôt que simplement la refléter.

Le même procédé de construction caractérise les dépendances : sauna, remise à bois, toilettes extérieures désaffectées. Une trouée dans la végétation ouvre sur l'étroit quai d'accostage en bois non traité qui s'avance au milieu des roseaux. Le rivage est fermé par de grands arbres qui filtrent la mince lumière du jour et retiennent la brise. Distant d'une trentaine de mètres, le lac est à peine visible du chalet. Tous les bâtiments sont peints en brun foncé, leurs toits en pente recouverts de vieux bardeaux moussus. Les poignées des portes sont de simples bouts de branches recourbés fixés par des clous aux deux extrémités.

Assis en face d'Éva au milieu du lac, Dan s'escrime sur les lourds avirons de la chaloupe.

— As-tu remarqué que quand on est sur le lac, on voit pas les chalets ? On dirait que tout le monde, ici, les bâtit comme ça : en retrait de la rive, cachés derrière les arbres.

— Ferme ta gueule pis rame.

Debout sur la galerie du chalet, Éva regarde son copain émerger du sauna, nu et cramoisi, enveloppé d'un nuage de vapeur brûlante. Il se fustige à l'aide d'une poignée de ramilles de bouleaux fraîchement cueillies avant de galoper jusqu'au lac en se donnant des grandes claques sur le tapis d'aiguilles de pin roussies. Plouf.

Le type qui leur a loué le chalet possède une ferme un peu plus haut sur la route. Quand il répond à la porte, il les dévisage en clignant des yeux ahuris, comme si on venait tout juste de l'exhumer de la tourbe gelée à coups de pic à glace. Il ne parle pas un traître mot d'anglais, comprend seulement le finnois, et peut-être le suédois — on

dit que le bilinguisme, en Finlande, consiste à se taire en deux langues.

Éva trouve les Finlandais un peu bizarres.

Ils le sont. Le sisu, vous connaissez? Une étrange vertu, l'esprit propre à cette nation, mélangeant courage, stoïcisme et inconscience. Si le Brésil a ses trois institutions nationales en S (samba, soccer, sexe), la Finlande a aussi les siennes: le sisu, le sauna et la sylviculture, ce dernier mot devant être entendu dans son sens le plus large, embrassant plus que des plantations et des pratiques forestières. Car la Finlande tout entière baigne dans une culture du bois.

Les indications routières pour atteindre l'entrée du parc de Patvinsuo, ou pour seulement réussir à s'en approcher, brillent par leur inexistence. Et la lecture de la carte routière tient de l'herméneutique.

La veille, ils ont arpenté les crêtes de Ukko-Koli, sur les hauteurs qui dominent le lac Pielinen. La plus belle vue d'Europe, a dit Goethe. Mais la foule du dimanche et les familles de badauds tous dûment équipés de leurs téléphones portables (une invention locale) et de leurs deux bâtons de marche télescopiques ont quelque peu gâché le plaisir de Dan, qui s'est mis à rêver à voix haute de la Laponie.

— Trop loin. Penses-y même pas...

Patvinsuo, avec ses 105 kilomètres carrés couverts de forêts, habitat naturel du loup, de l'ours et du lynx, tout près de la frontière russe, semblait un dédommagement acceptable.

Ils ont quitté le pavage et se sont engagés sur une portion de route poussiéreuse, couverte d'un fin gravier. Dan songe aux tanks soviétiques déferlant de l'est, aux Finlandais se portant à leur rencontre, à skis, attelés à des traîneaux. Sisuu. Éva, qui officie comme copilote à côté, se bat avec la carte.

— J'ai absolument aucune idée d'où on est...

— J'imagine que la frontière popov est bien gardée. Je dis ça au cas où on raterait le parc.

Autour d'eux, la forêt est déserte, les mêmes pins rouges alignés jusqu'à la Sibérie.

Ils font demi-tour, reviennent sur leurs pas, prennent un autre embranchement. Lorsque cette nouvelle tentative se révèle être un cul-de-sac compliqué d'un labyrinthe de chemins forestiers, Éva commence à militer pour un changement de destination.

— As-tu remarqué qu'on n'a pas vu un seul être humain dans les cinquante derniers kilomètres?

En vain. Dan se cramponne au volant, rétrograde, ralentit à chaque nouvelle fourche de la route, puis enfonce de nouveau le champignon. Il braque brusquement à gauche et engage la Hyundai sur deux ornières qui s'enfoncent dans les bois. Ils parviennent devant un grand chalet en rondins, le camp principal d'une pourvoirie, peut-être.

Dan, qui commence à connaître les Finlandais, s'obstine à grands coups de poings dans la porte, jusqu'à ce que, au bout de cinq minutes, un homme en veste à carreaux vienne leur ouvrir. Dans ses yeux très bleus se lit la même expression qu'on imagine à la Belle au Bois Dormant juste après le fameux baiser. L'anglais international semble du chinois à ses oreilles. Pire, on dirait qu'il n'a jamais entendu parler de Patvinsuo. Il les emmène dans la salle de séjour et, sur une grande carte murale, leur indique leur position. Éva repère, plus loin, la tache verte irrégulière du parc. Entre les deux, un embrouillamini de routes locales et de chemins de terre non identifiés. Aucune idée de l'échelle de la carte. Et le Finlandais semble aussi perdu qu'eux.

Dan a repris le volant. Il serre les dents, pas question d'abandonner, comme si renoncer maintenant signifierait une défaite impardonnable à ses yeux.

Ils roulent sur un bout de route pavée, se retrouvent, plus loin, devant une section déparée recouverte de gros cailloux anguleux qui s'étire en ligne droite comme une moraine filant au milieu du muskeg jusqu'à l'horizon.

— On peut passer, dit Dan.

— Arrête. Ça prendrait un quatre par quatre. J'ose même pas penser à notre pneu de rechange...

Stationné près de là, avec son moteur tournant au ralenti, un camion à benne chargé d'un voyage de cette même grosse roche explosée et concassée. Dan, qui a mis pied à terre, essaie d'attirer l'attention du conducteur somnolent.

— Patvinsuo?! Patvinsuo?!

L'homme finit par étirer et pointer un bras par-dessus la vitre baissée de la portière, puis il hausse les épaules. Quelque part par là.

Dans l'avion du retour, au-dessus de l'Atlantique. La bouderie de Dan est déjà de l'histoire ancienne, mais quelque chose, vague inconfort, léger malaise, continue de planer entre eux, de flotter entre l'allée et le hublot, dix kilomètres au-dessus des falaises de l'Irlande.

Éva ferme les yeux, elle revoit Dan, debout à la limite du pavage, de dos, Dan qui scrute la route en réparation et, au-delà, la ligne d'horizon, les terres basses, les forêts de bouleaux, les pinèdes et les marécages qui s'étalent jusqu'à la Sainte Russie.

Sur le vol d'Air Transat, il paraît s'être totalement désintéressé de la Finlande et des Finlandais. Mais Éva sent bien que Patvinsuo, à la manière d'une femme qui se refuse, continue de l'obséder en secret. C'est absurde, raisonne-t-elle, mais elle devine qu'elle n'y peut rien.

À l'hôtel, la veille, Dan lui a fait l'amour sans jamais la regarder dans les yeux. Elle a songé : il est déjà parti.